

Identité malaise et diasporas dans le détroit de Malacca

SERGE DESPONDS

LE DÉTROIT DE MALACCA a toujours été et reste une voie de passage immémoriale faisant communiquer l'océan Indien (et, au-delà, l'Europe) avec la mer de Chine méridionale (et, au-delà, l'Extrême-Orient). Ce carrefour maritime essentiel depuis l'antiquité constitue un point de rencontre entre deux types de culture (indo-musulmane et sino-confucianiste) dans un espace géographique déjà organisé autour d'une population originale, les Malais qui en occupaient les littoraux et les îles depuis 2000 ans avant J.-C.

Cette mer « malaise » originelle s'étend depuis les îles Andaman jusqu'à la mer de Java (800 km de long). Elle borde l'extrême sud-ouest de la Thaïlande, la Malaisie péninsulaire, la côte est de Sumatra et les archipels qui la bordent (Riau, Lingga) ainsi que Singapour qui en constitue le verrou.

Cette définition culturelle déborde légèrement la notion géographique stricte du détroit de Malacca, et y inclut, outre les détroits de Singapour, Durian, Berhala, celui de Karimata, ainsi que la bordure ouest du golfe du Siam.

Histoire et culture

Les réseaux marchands

Après l'apogée du royaume de Srivijaya (VII^e siècle), cet univers relativement homogène par sa langue (le « malayu » originel), sa culture (indo-bouddhique) et son genre de vie (pêche, petite agriculture) a été profondément modifié par les réseaux marchands. En faisant escale, puis en s'implantant le long des deux rives, des Arabes musulmans, des Indiens hindouistes ou musulmans, des Chinois, Birmans et Thaïs bouddhistes ou taoïstes, ont transformé quelques vieux ports endormis en centres de commerce actifs et riches, aux populations variées, à l'organisation rationnelle sous l'autorité d'un *shabandar*, d'un *kapitan* ou d'un *raja* ; il en fut ainsi pour Melaka/Malacca, Aceh et les sultanats islamiques de Sumatra-Est (Sigli, Samudra) etc., ou Kedah, puis Johore. La population malaise est alors essentiellement rurale et les habitants de chaque village sont unis par un sentiment d'entraide communautaire puissant, et obéissent tous à l'*Adat* (coutume).

Avec le XIII^e siècle, l'implantation de l'islam s'accélère dans la région. Après s'être longtemps cantonné aux ports, l'islam se diffuse dans les villages, les campagnes et les îles, bouleversant profondément les structures traditionnelles et

les pratiques sociales ou religieuses. Il s'agit d'un islam (généralement sunnite) plus tolérant et humaniste qu'au Moyen-Orient, car s'insérant dans une société élaborée et très indianisée.

L'influence réduite européenne

Un double choc militaire et culturel va bouleverser cette région : en 1511, la prise de Malacca par les Portugais et ouverture du commerce aux Européens, puis en 1641, la prise de Malacca par les Hollandais. La création des diverses Compagnies des Indes orientales (anglaise en 1600, hollandaise en 1602), va permettre aux Européens de s'installer durablement et de transformer l'économie locale à leur profit tout au long de l'époque « coloniale », notamment par le système des plantations (*cultuurgebied* des Hollandais autour de Medan ou domaines britanniques de Malaisie), conjugué avec la mise en valeur systématique des mines d'étain (district de Kinta, îles de Bangka et Belitung).

Si le Traité de Londres en 1824 établit un partage d'influence durable entre les Anglais au nord des détroits et les Hollandais au sud de ceux-ci, l'apparition de certaines valeurs occidentales (chrétienté, capitalisme, nationalisme) n'a pas une influence profonde sur l'identité malaise, tant la séparation d'avec les populations européennes est forte, les modes de vie différents et les religions rivales. Il n'en sera pas de même avec l'immigration massive d'Indiens et surtout de Chinois, conséquence directe des modifications économiques et politiques apportées par les puissances coloniales.

L'immigration chinoise massive

Tout au long du XIX^e siècle, des mouvements de population importants, en provenance des provinces déshéritées de la Chine du sud, vont affecter profondément la Malaisie péninsulaire

et Singapour et, dans une moindre mesure, Sumatra.

Cette arrivée de plusieurs millions de « Fils du Ciel » (*Nan Yang*) contrastait avec les implantations, certes anciennes, mais peu nombreuses, de Chinois dans les différents comptoirs.

Ces nouveaux arrivants étaient pauvres, souvent illettrés, et ne représentaient au début qu'une force de travail peu qualifiée (*coolies*), essentiellement liée à l'essor industriel, minier, ferroviaire ou agricole. Mais par leur nombre, leur dynamisme, leur solidarité clanique, leur goût d'entreprendre, les Chinois ont abandonné progressivement ce rôle restreint pour devenir jardiniers, petits planteurs, commerçants ou restaurateurs, avant de s'introduire dans tous les rouages de la vie économique et de grimper ainsi rapidement dans l'échelle sociale et politique, risquant de modifier l'équilibre régional au détriment des Malais d'origine, les *Brumiputra* (Fils du Sol).

La création de Singapour en 1819 et son évolution depuis 180 ans consacre ainsi de façon indélébile le rôle désormais primordial des Chinois dans la région, même si l'île-État est restée sous la coupe politique des Britanniques jusqu'en 1963.

L'immigration tempérée indienne

Les Indiens ont eu un rôle historique fondamental par leur influence religieuse et culturelle, dès le début du premier millénaire, mais aussi par l'implantation de leurs commerçants dans divers ports tels que Penang ou Malacca au XIX^e siècle. Ils n'ont cependant pas fourni une immigration massive comme les Chinois, sinon sur la côte de Malaisie où ils furent et restent extrêmement nombreux, comme journaliers agricoles dans les plantations d'hévéas.

D'ailleurs, beaucoup d'entre eux rentrèrent dans leur terre natale, généralement la côte de Coromandel, à la fin de leur contrat. Ceux qui ont fait souche se retrouvent employés et cadres

dans l'activité tertiaire (banques, hôtellerie, tourisme), ouvriers dans le textile et l'habillement, et surtout petits commerçants (boutiques en tous genres). Ils sont généralement hindouistes et très imprégnés par leur religion ; leur langue principale est le tamoul (langue dravidiennne de l'État du Tamil Nadu), qui est devenue une des quatre langues nationales à Singapour. Par ailleurs, on rencontre aussi dans les ports des communautés sikhs (chauffeurs, taxis) qui parlent pandjabi, des Bengalis médecins ou avocats et d'influents commerçants Gujarati (souvent de religion jaïn).

Les Indiens représentent environ 10 % de la population sur la côte occidentale de Malaisie (centre et sud), près de 8 % à Singapour et environ 5 % dans les ports et îles de Sumatra (notamment autour de Belawan/Medan).

Le rôle spécifique des Bugis

Une autre immigration a joué un rôle significatif dès le XIX^e siècle, car malgré le faible nombre de ses représentants, elle a imprégné considérablement la culture et la politique malaises : celle des Bugis. Cette population, originaire des îles Célèbes/Sulawesi, d'abord essentiellement agricole, était administrée de façon à la fois efficace et traditionnelle par une élite aristocratique de qualité.

Ces Bugis sont devenus très tôt d'excellents marins, pêcheurs et pirates et, après avoir écumé le détroit de Makassar et la mer de Java, sont venus dans la région de Sumatra-sud, puis au Selangor ou dans les îles Riau dès le XVIII^e siècle. Leurs seigneurs ont dominé intellectuellement et culturellement les territoires insulaires malais et, par des mariages nombreux avec les autochtones, ont créé des chefferies malayo-bugis qui ont dominé durablement les activités maritimes du Déroit de Malacca. Citons Temasek (Singapour), Penyengat, Karimun, Lingga.

Les nomades de la mer

Jusqu'à une époque récente (fin du XX^e siècle), les « nomades des mers » (*orang laut*) sont parvenus à maintenir leur autonomie dans l'ensemble du domaine maritime malais et à subsister grâce à leur mode de vie traditionnel assez primitif, vivant à bord de leurs bateaux essentiellement de pêche et d'échanges.

Mais désormais, leur spécificité disparaît très rapidement ; ils abandonnent leurs pratiques animistes pour l'islam et se sédentarisent sur les îles en se fondant de plus en plus dans la population malayo-bugis. Parmi ces nomades de la mer, *sea gypsies*, qui représentent encore une relative importance, citons les « Moken » qui viennent des îles Andaman, quelques « Bajau » arrivés des îles Togian (Célèbes) et surtout les « Sakai » ou les « Duano » qui vivent dans les îles Riau et les îles du Sud de Singapour (Muntang, Lingga).

Complexité et antagonismes à l'époque contemporaine

Nouvelles diasporas

Au début du XX^e siècle, l'identité malaise dans le Déroit de Malacca tendait vers une dualité souple et tempérée entre les valeurs malaises islamiques traditionnelles et l'influence grandissante des valeurs issues du confucianisme (sous l'égide essentiellement politique et économique des Britanniques ou des Néerlandais).

Après la Seconde Guerre mondiale (et notamment la lutte armée contre les Japonais), et avec le départ politique des deux nations colonisatrices de la région, de nombreux facteurs viennent compliquer, sinon contredire cette version simpliste, avec, en premier lieu, l'importance récente prise par les « diasporas » de certaines ethnies indonésiennes (aux langues, croyances et coutumes distinctes de celles des Malais proprement dits).

Tout d'abord les peuples des hautes terres de Sumatra « descendent » encore plus

nombreux qu'au siècle dernier vers les littoraux et traversent la mer malaise. D'une part les Minangkabau (musulmans du centre et de l'ouest des montagnes de Sumatra), peuple industriel, ayant gardé une structure sociale matrilineaire, qui prend une part croissante dans l'essor de Medan (Sumatra-Est) et de la province de Riau, mais aussi dans celui de la Malaisie où ses membres participent à la mise en valeur du Negeri Sembilan depuis trois siècles tout en dominant le petit commerce de Kuala Lumpur. D'autre part des Batak du Nord de Sumatra, qui ont irradié vers Medan et le port de Belawan, mais aussi dans la région de la rivière Siak, jusqu'à Pekanbaru et même à Singapour.

D'autres ethnies apparaissent en provenance de l'archipel insulindien, tels les Banjar, venus du sud de Bornéo autour de Banjarmasin. Ils sont implantés à Sumatra-Est, à Riau, dans le Selangor où ils jouent un rôle un peu similaire à celui des Bugis dans l'aménagement des côtes et le défrichement des mangroves, sans avoir leurs capacités maritimes. Ils ont, avec les Bugis et les Minangkabau, une longue tradition d'émigration et forment des communautés musulmanes vivaces disposées sur l'ensemble de l'archipel insulindien, et notamment dans la région des Détroits, participant ainsi à la civilisation du *Pesisir* (rivage en malais).

Mais surtout, c'est l'arrivée massive des Javanais ou Sundanais qui posent des problèmes importants aux populations malaises (essentiellement maritimes) du Détroit, car leur présence s'affirme maintenant à Sumatra-Est et dans l'archipel Riau (Batam, Bintan, etc.), alors que leurs implantations précédentes se situaient à Sumatra Sud-Est (régions du Lampung et de Jambi), dans le cadre de la politique de « transmigration » souhaitée et mise en place depuis Jakarta par le gouvernement très dirigiste d'Indonésie.

Ces paysans musulmans ont été d'abord transplantés depuis leurs rizières plantureuses

de Java jusqu'aux embouchures insalubres des rivières sumatraises (poldérisation) puis « utilisés » dans l'exploitation forestière ou celle du gaz. Ils sont maintenant repoussés vers les mirages économiques de Singapour et du « Triangle de croissance » pour devenir ouvriers dans des usines ou dans le bâtiment.

Plus au nord encore, ils franchissent clandestinement par dizaines de milliers la frontière de la Malaysia (Johore et Selangor surtout) à partir de la côte d'Aceh (refoulement par les Malais en avril 1998).

Conflits latents ou non

Les différents peuples éparpillés sur les littoraux et les îles des détroits malais ont été confrontés après la Seconde Guerre mondiale à la création politique largement arbitraire de trois États : Malaysia, Indonésie, Singapour.

Les Japonais pendant la guerre avaient, pour leur part, reconstitué une nation malaise en donnant le même passeport à tous les Malais des deux rives, mais les nationalistes étatiques régionaux n'ont eu de cesse de briser cette identité avec des résultats paradoxaux. Les Malais comme, par exemple, les Minangkabau de Sumatra sont maintenant, tout autant que les Papous de l'Irianjaya ou les Moluquois, sous la férule administrative et politique des Javanais, au sein de l'immense et hétérogène Indonésie. Les élites javanaises en poste dans l'armée ou l'administration sont souvent mal perçues par les autochtones en raison de leur suffisance et de leur ignorance de la vie locale. Malgré leur fonds culturel commun avec les Javanais, les Sumatrais (toutes ethnies confondues) souhaitent acquérir une certaine autonomie, non seulement parce que leur capitale économique est désormais Singapour, mais aussi parce qu'ils s'estiment désavantagés dans la redistribution de la manne pétrolière provenant essentiellement de leur région (Dumai et Lhokseumawe) au profit des dirigeants de Djakarta.

Par contre en Malaysia, l'équilibre identitaire entre Malais (50 %) et Chinois (35 %) est jusqu'à maintenant maintenu dans des structures politiques et sociales complexes grâce à un consensus national bien « géré », à une économie florissante et au rôle tampon joué par les Indiens (10 %), mais l'équilibre se fragilise ; les Chinois qui dominent outrageusement l'économie n'ignorent pas les manipulations statistiques des politiciens malais qui dirigent le pays !

À l'inverse, à Singapour, les minorités malaise et indienne tendent à être complètement « assimilées » et aculturées par les Chinois qui représentent près de 75 % de la population, contre environ 15 % de Malais et 8 % d'Indiens. Toute trace d'identité ethnique de ceux-ci est délibérément gommée, ne serait-ce qu'à l'occasion de la démolition totale des anciens quartiers typiques (1996 et 1997) déclarés... insalubres.

L'islam de l'archipel insulindien a longtemps été modéré (sauf dans la région d'Aceh), car tempéré par des traditions sociales coutumières enracinées dans les populations, mais aussi par l'influence indienne qui a duré plusieurs siècles.

Aussi le gouvernement indonésien (essentiellement musulman et javanais) a-t-il toujours prétendu être à la tête d'un État pluriconfessionnel, garant de l'unité nationale pour mieux homogénéiser 200 millions d'hommes dont d'importantes minorités catholiques, hindouistes, bouddhiques, protestantes et animistes, répartis sur des milliers d'îles. Néanmoins, depuis 1992, la pratique de l'islam y est souvent encouragée (surtout à Java), sa rigueur augmentée, son rôle social magnifié, sa tolérance amoindrie, sans que l'on puisse encore parler d'intégrisme.

En Malaisie péninsulaire, où les Chinois sont aussi nombreux que les Malais (ceux-ci ne sont majoritaires en Malaysia que grâce aux provinces de Sabah et Sarawak à Bornéo), une poussée islamique est encore plus sensible et

s'exprime notamment dans l'enseignement, l'administration et la culture, profitant du fait que les Chinois sont peu pratiquants en dehors du respect du culte des ancêtres qui s'exprime essentiellement au cœur de la famille, et ne font aucun prosélytisme. Certains d'entre eux sont ou se déclarent chrétiens, pour éviter l'endoctrinement musulman.

La religion musulmane, élément constitutif de leur identité, sert donc à maintenir la prépondérance politique des Malais, même si certains excès de zèle religieux mâtiné d'autonomie, gênent quelquefois les dirigeants de Malaysia (sultanat de Kelantan notamment). D'ailleurs, ce sont des considérations à la fois religieuses et ethniques tout autant qu'économiques qui ont entraîné la rupture politique entre Singapour et la Fédération des États malais en 1965, alors que la Cité-État appartenait depuis 1826 au « Straits settlements » malais d'obédience anglaise.

Un facteur d'unification important de toutes les populations de la région est venu de la rénovation, remarquablement réussie, d'une langue commune issue du malais ancien par les gouvernements malais et indonésien. Utilisée essentiellement dans l'enseignement, la communication et l'administration, cette langue nationale de base, *Bahasa indonesia* ou *Bahasa malaysia*, se superpose aux très nombreuses langues (quelquefois très anciennes et très élaborées) ou dialectes existants qui continuent d'être parlés comme langues maternelles dans les différentes communautés.

Elle permet aussi de communiquer entre Chinois et Malais, car si de nombreux Chinois nés dans les détroits et appelés *Peranakan* la parlent couramment, rares sont les Malais parlant le mandarin (sauf à Singapour), le cantonnais ou le hakka.

Le Détroit de Malacca reste ce qu'il a toujours été : un *melting pot* d'ethnies, de religions, de langues et de traditions diverses, mais les diasporas représentent désormais une telle puissance économique et politique que leurs rivalités commencent à prendre le pas sur leurs complémentarités.

La tolérance historique réciproque diminue et les relations sont amenées à se tendre entre les différentes communautés, dès lors que les difficultés économiques apparaissent, que les

nationalismes s'exacerbent, ou que l'islam se durcit.

Deux exemples récents : à la suite des difficultés financières et monétaires de l'automne 1997 en Asie, les Malaysiens ont décidé en décembre d'expulser un million d'immigrés, essentiellement clandestins, mais surtout ... indonésiens ! Alors qu'en Indonésie, c'est la minorité chinoise qui fait les frais des émeutes et des pillages (février 1998) liés à la crise économique et politique.

